

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien du Soir. Un An en Ville \$ 4.00 Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA ABONNEMENT Un An en Ville \$ 2.00 Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 58

OTTAWA, MERCREDI 1er AVRIL 1891

LE NUMERO 2 CENTS

LES MEMOIRES Prince de Talleyrand

NAPOLEON MALMENE I'ES EVÊQUES

Le concile avait été convoqué pour le 9 juin 1811; mais, sous le prétexte du nuptialité du roi de Rome, fils de Napoléon, il ne tint sa séance d'ouverture que le 17 juin, dans l'église de Notre-Dame, M. de Boulogne, évêque de Troyes, prêcha le sermon. L'assemblée comptait quatre-vingt-cinq évêques (six étaient cardinaux) et neuf évêques nommés par l'empereur, mais qui n'avaient pas reçu leur institution du pape. Le cardinal Fesch, comme on l'a vu, prit d'emblée la présidence que personne ne lui contesta, et, dans l'énumération de ses titres, celui de primat des Gaules, qui lui revenait de droit en sa qualité d'archevêque de Lyon. On verra plus loin pourquoi nous faisons mention de cette particularité. Après le sermon, le président prêta le serment d'usage, que tous les évêques répétèrent après lui, et qui est conçu dans les termes suivants :

"Je reconnais la sainte Eglise catholique, apostolique, romaine, mère et maîtresse de toutes les autres Eglises; je jure une obédience vraie au pontife romain, successeur de saint Pierre, prince des apôtres et vicaire de Jésus-Christ."

Ce serment prononcé beaucoup d'effet, en reportant l'attention sur la malheureuse victime à laquelle il s'adressait. C'est à cela que se borna la séance de ce jour-là.

Le lendemain même de l'ouverture, le 18, Napoléon manda quelques-uns des évêques à Saint-Cloud, à une de ces réunions du soir qu'on appelait les entrées. L'impératrice Marie-Louise et les dames qui étaient de service auprès d'elle étaient présentes, ainsi que beaucoup d'autres personnes, et entre autres le prince Eugène, vice-roi d'Italie. L'empereur, venant du café que lui versait l'impératrice fit introduire le cardinal Fesch; l'évêque de Nantes, Duvoisin; l'évêque de Trèves, Mannay; l'archevêque de Tours, de Barral. et un prêtre italien. Au moment où ils entrèrent, Napoléon se leva vivement et de manière à ce qu'on le vit, le Moniteur, placé probablement par ordre sur une table. Ce papier à la main, il aborda ces messieurs. L'air troublé qu'il prit, la violence et le désordre de ses expressions et l'attitude de ceux à qui il s'adressait font de cette singulière conférence une scène comme il aimait à en jouer, et où il déployait sa brutale cruauté.

Le procès-verbal de la première séance du concile se trouvait rapporté dans le Moniteur que l'empereur tenait; il le tordait dans ses mains. Il attaqua d'abord le cardinal Fesch, et ce qui est curieux, c'est qu'il se jeta d'emblée, avec une volubilité singulière, dans une discussion de principes et d'usages ecclésiastiques, sans la moindre notion préalable, soit historique, soit théologique.

"De quel droit, monsieur, dit-il au cardinal, prenez-vous le titre de primat des Gaules? Quelle préten-tion ridicule! Et encore, sans m'en avoir demandé l'autorisation! Je vois votre finesse, elle est facile à démêler. Vous avez voulu vous grandir, monsieur, pour appeler l'attention sur vous et préparer par la publicité à une élévation plus haute encore dans l'avenir. Profitez de la parenté que vous avez avec ma mère, vous cherchez à faire croire que je veux un jour faire de vous le chef de l'Eglise; car il n'entrera dans la tête de personne que vous ayez eu l'audace de prendre sans mon autorisation le titre de primat des Gaules. L'Europe croira que j'ai voulu la préparer par là à voir en vous un pape futur... Beau papa, en vérité! Avec ce nouveau titre, vous voulez effrayer le Pape VII et le rendre plus intraitable encore!"

Le cardinal, blessé, répliqua avec fermeté et fit oublier, par sa réponse honorable, le peu de dignité

de sa figure, de son ton, de ses manières, et même les souvenirs de sa première profession dont on retrouvait habituellement en lui trop de traces, car le corsaire réparaisait souvent sous l'habit d'archevêque. Mais là, en face de l'empereur, il eut tout l'avantage: il expliqua que, de tout temps, il y avait eu, en France, non seulement un primat des Gaules, mais un primat d'Aquitaine et un primat de Neustrie. Napoléon, un peu étonné, se tourna vers l'évêque de Nantes et lui demanda si cela était vraie. "Le fait est incontestable," dit l'évêque. Alors, l'empereur quitta le cardinal, que, jusque-là, il avait pris seul à partie. Il généralisa sa colère, et, sur le mot d'obédience dans le serment, qu'il confondait avec celui d'obéissance, il s'échauffa jusqu'à appeler les pères du concile des traîtres. "Car on est traître, ajouta-t-il, lorsqu'on prête deux serments de fidélité à la fois, et à deux souverains ennemis."

L'évêque de Nantes dit quelques mots que l'empereur n'écoula pas. Il ne fit attention ni à l'air triste, mécontent et réfléchi de M. Duvoisin, ni à l'air abattu de M. de Barral et Mannay, ni au maintien soumis de l'Italien, ni au frémissement courroucé du cardinal Fesch, et il continua à parler pendant une heure avec une incohérence qui n'aurait rien laissé dans le souvenir que l'étonnement de son ignorance et de sa loquacité, si la phrase qui va suivre, et qu'il répétait toutes les trois à quatre minutes, n'avait révélé le fond de sa pensée: "Messieurs, leur cria-t-il, vous voulez me traiter comme si j'étais Louis le Débonnaire. Ne confondez pas le fils avec le père. Vous voyez en moi Charlemagne... Je suis Charlemagne, moi... oui, je suis Charlemagne!" — Ce "je suis Charlemagne!" revenait à chaque instant. Les évêques, après quelques vains efforts pour lui faire comprendre la différence qui existe entre le mot d'obédience qui ne se dit qu'au spirituel, et celui d'obéissance, dont le sens est plus étendu, se lassèrent enfin de leurs infructueux essais. Il ne leur restait plus qu'à attendre, dans le plus profond silence, que la fatigue mit fin à ce flux déréglé de paroles. L'évêque de Nantes, profitant alors d'un moment de lassitude, demanda à l'empereur à lui parler en particulier. Napoléon sortit, et il le suivit dans son cabinet. Il était près de minuit, et chacun se retira de son côté, emportant de Saint-Cloud d'étranges impressions.

A la suite de cette scène, l'empereur exigea que les deux ministres des cultes, celui de France, M. Bigot de Préamenu, et celui d'Italie, M. Bovarra, assistassent à toutes les séances du concile. C'était une inconvenance ajoutée à tant d'autres; ces deux laïques au milieu d'autres réunion tout ecclésiastique, où ils n'avaient pas le droit de prendre part aux délibérations, ne pouvaient occuper qu'une position aussi blessante pour l'assemblée que pour eux-mêmes.

LEL DESSOUS DE LA RESTAURATION

Ce sont là les idées et les réflexions qui me déterminèrent dans la résolution que j'embranchai de faire prévaloir la Restauration de la maison de Bourbon, si l'empereur Napoléon se demandait possible, et si je pouvais exercer quelque influence sur le parti définitif qui serait pris.

Ces idées, je n'ai pas la prétention de les avoir eues seul; je puis même citer une autorité qui les partageait avec moi, et c'est celle de Napoléon lui-même. Dans les entretiens dont je parlais plus haut qu'il eut avec M. de La Bernardière, il lui dit, le jour où il apprit que les alliés étaient entrés en Champagne: "S'ils arrivent jusqu'à Paris, ils vont à mener les Bourbons, et ce sera une affaire finie. — Mais, répondit La Bernardière, ils n'y sont pas encore. — Ah! répliqua-t-il, c'est mon affaire de les empêcher, et je l'espère bien." Un autre jour, après avoir longtemps parlé de l'impossibilité où il était de faire la paix sur la base des anciennes limites de la France: "soit

de paix, disait-il, que les Bourbons seuls peuvent faire" il dit qu'il abdiquerait plutôt; qu'il rentrerait sans répugnance dans la vie privée; qu'il avait fort peu de besoins; que cent sous par jour lui suffiraient; que son unique passion avait été de faire des Français le plus grand peuple de la terre; qu'obligé de renoncer à cette espérance, le reste n'était rien pour lui; et il finit par ces mots: "Si personne ne veut se battre, je ne puis faire la guerre tout seul; si la nation veut la paix sur la base des anciennes limites, je lui dirai: Cherchez qui vous gouverner, je suis trop grand pour vous!"

C'est ainsi qu'obligé de reconnaître la nécessité du retour des Bourbons, il accommodait sa vanité avec les malheurs qu'il avait attirés sur son pays.

Mais revenons aux faits. Je n'ai pas l'intention de raconter l'histoire de la restauration de 1814 qui sera écrite un jour par de plus habiles gens que moi. Il me suffira de rappeler ici quelques-uns des principaux événements de cette époque.

Pendant que Napoléon courait sur les derrières de la grande armée coalisée, celle-ci s'était avancée vers Paris où elle arriva le 30 mars. Après une lutte très vive qui dura toute la journée du 30 et qui fut bravement soutenue par les maréchaux Marmont et Mortier, ceux-ci durent capituler dans la nuit du 30 au 31, ainsi qu'ils y étaient autorisés par Joseph Bonaparte qui s'était retiré à Blois avec l'impératrice et le roi de Rome.

L'empereur Alexandre, le roi de Prusse et le prince de Schwarzenberg entrèrent dans Paris le 31 mars à la tête de leurs troupes, et après les avoir fait défiler dans les Champs-Élysées, l'empereur Alexandre vint directement à mon hôtel rue Saint-Florentin, où il avait été précédé dès le matin par M. de Nesselrode. L'empereur Alexandre devait d'abord d'escendre au palais de l'Élysée, mais sur un avis qui lui avait été donné, je ne sais comment, qu'il n'y serait pas en sûreté, il préféra demeurer chez moi.

Le premier objet traité entre l'empereur Alexandre et moi ne pouvait être autre que celui de la formation d'un gouvernement provisoire pour la France. Je fis valoir les raisons que j'ai exposées plus haut et je n'hésitai pas à déclarer que la maison de Bourbon était rappelée par ceux qui rêvaient l'ancienne monarchie avec les principes et les vertus de Louis XII, comme par ceux qui voulaient une monarchie nouvelle avec une constitution libre, et ces derniers l'ont bien prouvé, puisque le vœu exprimé par le seul corps qui pouvait parler au nom de la nation fut proclamé sur tout le sol français et retentit dans tous les cœurs.

C'est la réponse péremptoire que je fis à une des demandes que m'adressa l'empereur de Russie, — "Comment puis-je savoir, me dit-il, que la France désire la maison de Bourbon?" — Par une délibération, Sire, que je me charge de faire prendre au Sénat, et dont Votre Majesté verra immédiatement l'effet. — Vous en êtes sûr? — J'en réponds, Sire."

Je convoquai le Sénat le 2 avril, et le soir, à sept heures, j'apportai à l'empereur Alexandre la mémorable délibération que j'avais fait signer individuellement par tous ceux qui composaient l'assemblée. C'était celle qui prononçait la déchéance de Napoléon et le rétablissement des Bourbons avec des garanties constitutionnelles. L'empereur Alexandre resta stupéfait, je dois le dire, quand il vit dans le nombre des sénateurs qui demandaient la maison de Bourbon les noms de plusieurs de ceux qui avaient voté la mort de Louis XVI. Le décret du Sénat rendu, la maison de Bourbon pouvait se considérer comme installée presque paisiblement, non sur le trône de Louis XIV, mais sur un trône solidement établi avec de véritables fondements monarchiques, et constitutionnels qui devaient le rendre non seulement inébranlable, mais même inattaquable.

Je sais que tout ce que je viens d'écrire doit déplaire à bien du monde, car je détruis, je crois, l'importance de tous les petits efforts qu'une quantité de personnes dévouées fidèlement aux Bourbons se vantent d'avoir faits pour amener leur restauration. Mais je dis mon opinion, et cette opinion, c'est que personne n'a fait cette restauration pas plus moi que les autres. Seulement j'ai vu dire à l'empereur de Russie, dont j'avais depuis beaucoup d'années soigné la confiance: "Ni vous, Sire, ni les puissances alliées, ni moi, à qui vous croyez quelques influences, aucun de nous ne peut donner un Roi à la France. La France est conquise, elle l'est par vos armes, et cependant aujourd'hui même vous n'avez pas cette puissance. Un Roi quelconque, imposé, serait le résultat d'une intrigue ou de la force; l'une ou l'autre serait insuffisante. Pour établir une chose durable et qui soit acceptée sans réclamation, il faut agir d'après un principe. Avec un principe nous sommes forts; nous n'éprouverons aucune résistance: les oppositions, en tous cas, s'effaceront en peu de temps; et un principe, il n'y en a qu'un: Louis XVIII est un principe; c'est le roi légitime de la France."

J'avais à cette époque l'avantage, par les relations politiques que j'avais conservées, et par celles que j'avais nouvellement établies, d'être en mesure de dire aux souverains étrangers ce qu'ils pouvaient faire, et par ma longue habitude de affaires, d'avoir su démêler et bien connaître les basins et les vœux de mon pays. La fin de ma vie politique serait trop belle, si j'avais eu le bonheur d'être l'instrument principal qui aurait servi, en rétablissant le trône des Bourbons, à assurer à jamais à la France la sage liberté dont une grande nation doit jouir.

J'ai omis de dire que, dans sa séance du 1er avril, le Sénat avait, sur ma proposition, décrété la formation d'un gouvernement provisoire.

TALLEYRAND ET LOUIS XVIII

Je fis bientôt après le plaisir à l'archevêque de Reims, mon oncle, de lui rapporter les paroles du Roi, obligantes pour toute note familiale. Je les répétai le même soir à l'empereur de Russie qui était à Compiègne, et qui, avec un grand intérêt, me demanda si j'avais été content du Roi? Je me servis des termes qu'il employa. Je n'ai point eu la faiblesse de parler du début de cette entrevue à d'autres personnes.

TALLEYRAND ET MADAME DE BRIONNE

L'Angleterre et l'Autriche étant une fois décidées, la Prusse devait nécessairement céder; aussi finit-elle par consentir à ce que la Saxe continuât d'exister, et elle se contenta de recevoir une partie, à titre de cession volontaire faite par le souverain de ce pays. Ce grand point obtenu, il fallut ensuite amener le roi de Saxe à faire ce sacrifice. On me chargea, ainsi que le duc de Wellington et le prince Metternich, de nous rendre auprès de lui pour l'aider de l'écarter de la nouvelle de l'arrivée de Napoléon en France venant de se répandre à Vienne. Et il avait dans le Congrès une agitation extrême. On ne nous donna que vingt-quatre heures pour remplir notre pénible mission. Je me rendis immédiatement à Presbourg, où l'on avait fini par

permettre au roi de Saxe de venir habiter. Mme la comtesse de Brionne habitait cette ville, où elle s'était retirée à la suite de son émigration... Mme de Brionne... Mme de Brionne qui avait eu pour moi pendant tant d'années toute l'affection que l'on porte à l'un de ses enfants et qui me croyait des torts envers elle... Oh! il faut que la politique attende! En arrivant à Presbourg, je courus me jeter à ses pieds. Elle m'y laissa assez de temps pour que j'eusse le bonheur de recevoir ses larmes sur mon visage. "Vous voilà donc en fin de compte, dit-elle, je suis contente de vous, mais je n'ai pas cessé un moment de vous aimer. Moi intéressé vous a suivi partout" — Je ne pouvais dire un mot, je pleurais. Sa bonté cherchait à me remettre en me faisant des questions. "Votre position est belle, me dit-elle. — Oh! oui, je la trouve bien belle." Les larmes m'étouffaient. L'impression que je ressentais était si vive que je dus la quitter pendant quelques instants; je me sentais défaillir, j'allai prendre l'air sur les bords du Danube. Revenu un peu à moi, je retournai chez Mme de Brionne. Elle reprit ses questions, je suis mieux et reprendre. Elle me parla un peu du Roi, beau coup de Monsieur. Elle me nomma le roi de Saxe, elle savait que j'avais défendu sa cause, elle s'intéressait. Quelques jours après cette entrevue, la mort m'enleva cette amie que j'avais été si heureux de retrouver. Je me rendis dans la soirée au palais, et m'acquittai de la commission dont j'avais été chargé.

PRIX DES MARCHES OTTAWA

Les prix des marchés sont obtenus avec nos notes rédacteurs cammériai sur le MARCHÉ BY.

MARCHÉ DE DETAIL

Table with 2 columns: Foin, PEAUX, VIANDES, PRODUITS DE LA FERME, GRAINS, GRAINS ET FARINES, VOLAILLES ET OMBRES.

NOUS ETALONS

Voitures d'Enfants

COLE'S National M'fg. Co.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES! MEUBLES!

Nouveaux et a Grand Marche

AMEUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COU... CHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX, CHEZ

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA, EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITE DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks

Avis de Deménagement.

Je viens de transporter tout mon stock de Peintures, Vitres, Papiers Tentures, etc., en magasin si vaste et si bien placé que je porte le No. 70, rue Rideau. Ayez l'œil sur les avantages offerts dans la ligne des Peintures, Tentures, Tapisseries.

J. B. DUFORD, 108 RUE RIDEAU

MESDAMES,

Le temps est arrivé de faire le grand ménage et de décorer les pans de vos appartements. C'est aussi le temps avant qu'il y ait foule de laisser vos commandes de Tapisseries, Blanchissage, Teintage et de Peintures DE TOUTES SORTES. Estimez fournis.

I. F. BELANGER, 159 Rue Bank, Téléphone No. 92.

Rabais Special

ARTICLES D'ARGENTERIE

HORLOGES

A. & A. McMillan

98 Rue Rideau

Bijoutiers en Gros et en Detail.

NOUS ETALONS

LA PLUS GRANDE VARIÉTÉ DE

Voitures d'Enfants

DE TOUT OTTAWA.

Elles viennent des premières Manufactures Canadiennes et Américaines.

On trouvera nos prix bas.

Ceux qui veulent de ces VOITURES D'ENFANTS économiser en venant les acheter maintenant.

COLE'S National M'fg. Co. 100 RUE SPARKS.

PLUS D'ASTHME

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes:

Toitures "Canada Plate" Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.

Douglass & Haines 234 rue Wellington.

Agents des célèbres fournaises "Superior Jewell"

KENDALL'S SPAVIN CURE

The Most Successful Remedy ever discovered, as it is certain in its effects and does not blister. Read proof below.

KENDALL'S SPAVIN CURE.

OFFICE OF CHARLES A. ESTER, BROTHERS OF

DR. J. J. KENDALL'S

KENDALL'S SPAVIN CURE.

KENDALL'S SPAVIN CURE.

KENDALL'S SPAVIN CURE.

HOTEL SAINT LOUIS

43-45 Rue YORK, OTTAWA.

Cet Hôtel situé au centre de la cité, a été repeint et aménagé tout en neuf.

ISRAEL MOREAU, PROPRIETAIRE.

Pour Les Brûlures Douleurs Blessures Contusions Enrouements Maux d'Yeux Hémorrhoides Hémorrhagies Inflammations

SEVEZ-VOUS DE POND'S EXTRACT

Demandez le Pond's Extract.